

Olivier Truc

Le dernier Lapon

Métailié
N O I R



Extrait de la publication

RÉSUMÉ

Kautokeino, Laponie centrale, 10 janvier. Nuit polaire, froid glacial. Demain le soleil, disparu depuis 40 jours, va renaître. Demain entre 11 h 14 et 11 h 41, Klemet va redevenir un homme, avec une ombre. Demain le centre culturel va exposer un tambour de chaman légué par un compagnon de Paul-Émile Victor.

Mais dans la nuit, le tambour est volé. Les soupçons iront des fondamentalistes protestants aux indépendantistes sami. La mort d'un éleveur de rennes n'arrange rien à l'affaire. La Laponie, si tranquille en apparence, va se révéler terre de conflits, de colères et de mystères.

Klemet, le Lapon, et sa jeune coéquipière Nina, enquêteurs de la police des rennes, se lancent dans une enquête longue et déroutante. Mais à Kautokeino, on n'aime guère les vagues. Ils sont renvoyés à leurs patrouilles en motoneige à travers la toundra, et à la pacification des éternelles querelles entre éleveurs de rennes.

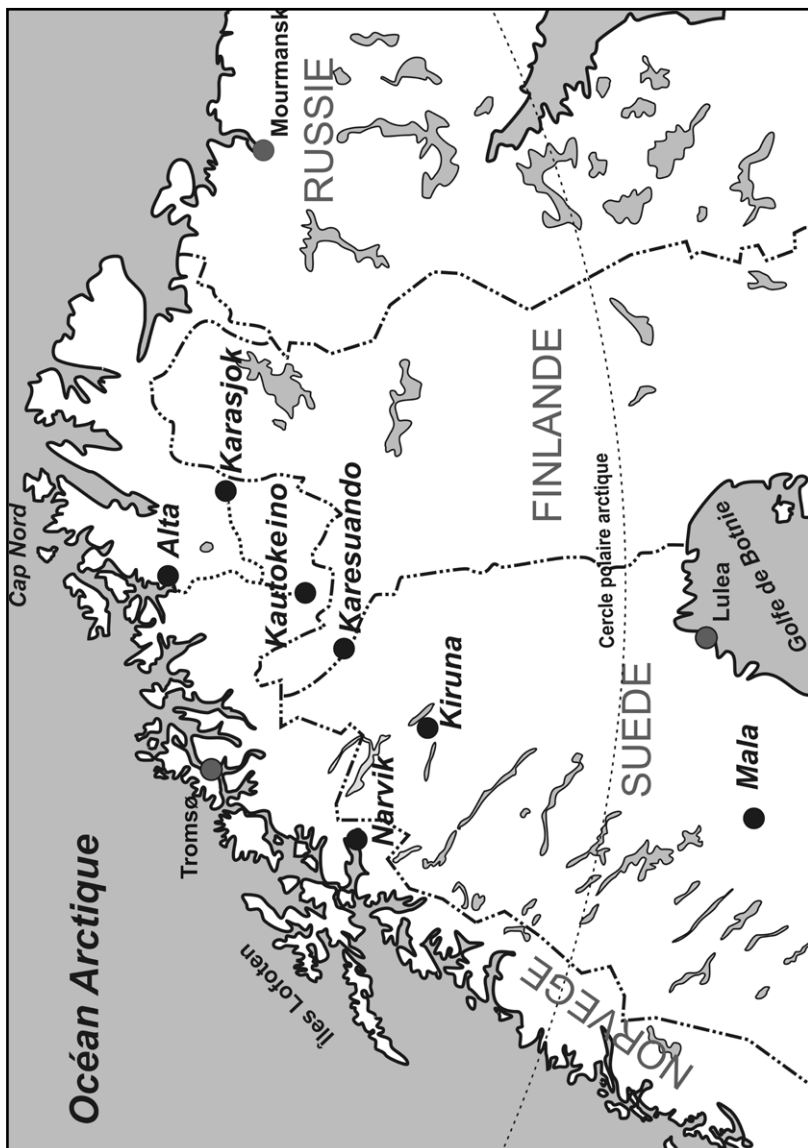
Les mystères du 72^e tambour vont les rattraper. Pourquoi en 1939 l'un des guides sami a-t-il confié à l'expédition française ce tambour, de quel message était-il porteur? Que racontent les joïks traditionnels que chante le vieil oncle de Klemet? Que vient faire en ville ce Français qui aime trop les très jeunes filles et qui a l'air de si bien connaître la géologie de la région? À qui s'adressent les prières de la pieuse Berit? Que cache la beauté sauvage d'Aslak, qui vit en marge du monde moderne avec sa femme à moitié folle?

Dans un paysage incroyable, des personnages attachants et forts nous plongent aux limites de l'hypermodernité et de la tradition d'un peuple luttant pour sa survie culturelle. Un thriller magnifique et prenant, écrit par un auteur au style direct et vigoureux, qui connaît bien la région dont il parle.

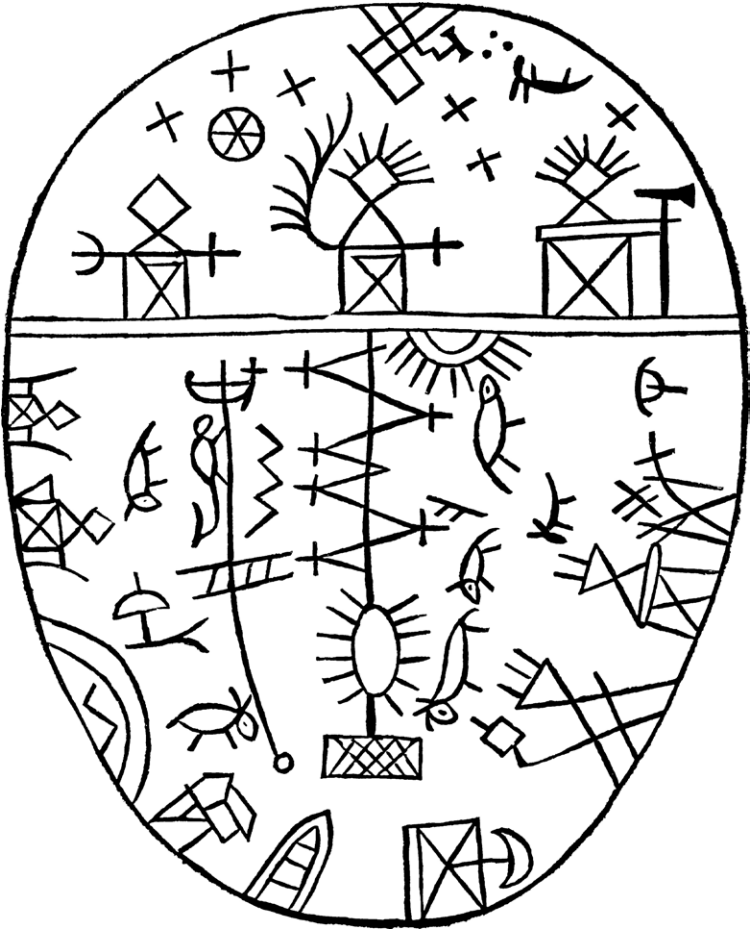


BIOGRAPHIE

Olivier Truc est journaliste depuis 1986, il vit à Stockholm depuis 1994 où il est le correspondant du *Monde* et du *Point*, après avoir travaillé à *Libération*. Spécialiste des pays nordiques et baltes, il est aussi documentariste. Il est l'auteur de la biographie d'un rescapé français du goulag, *L'Imposteur* (Calmann-Lévy). Il écrit ici son premier roman.



Laponie



Exemple de tambour sami

Source: Christopher Forster et Ter Gjerde

1693.

Laponie centrale.

Aslak trébucha. Signe de fatigue. Normalement, ses pas trouvaient toujours. Le vieil homme n'avait pas lâché son paquet. Il roula sur lui-même. Le choc fut amorti par la couche de bruyère. Un lemming s'en échappa. Aslak se redressa. D'un coup d'œil derrière lui, il estima la distance de ses poursuivants. Les aboiements approchaient. Il lui restait peu de temps. Il reprit sa course silencieuse. Le visage creusé et des pommettes rebondies lui donnaient un air mystique. Ses yeux étaient enflammés. Ses pieds trouvaient à nouveau seuls la trace. Son corps se dédoublait. Il sourit, respira plus vite, à s'en faire tourner la tête, léger, le regard aiguisé, les pas infailibles. Il savait qu'il ne chuterait plus. Il savait aussi qu'il ne survivrait pas à cette nuit douceuse. Ils le pistaient depuis trop longtemps. Cela devait finir. Il ne perdait pas un détail de ce qui l'entourait, le plateau qui s'élevait, le mouvement des pierres, la berge élégante du lac à la forme de tête d'ours, les montagnes au loin, pelées, douces, où ses yeux distinguaient des rennes assoupis. Un torrent s'écoulait. Il s'arrêta, le souffle à peine haletant. Ici. Il fixa les lieux. Le torrent qui s'écoulait et se déversait dans le lac, les traces de rennes qui filaient dans la montagne vers l'est, où la lueur du soleil à venir indiquait le début de sa dernière journée. Il resta grave, serra son paquet. Un petit îlot s'élevait dans un coin du lac. Il s'en approcha, trancha des branches de bouleau nain à l'aide de son couteau. L'îlot était couvert de bruyère et d'arbrisseaux. Les aboiements se rapprochaient. Il se déchaussa, jeta dans l'eau les branches pour éviter de laisser ses traces dans la vase. Il continua ainsi jusqu'au rocher, grimpa, souleva les bruyères et enfouit son paquet. Il rebroussa chemin, puis il reprit sa course. Il n'avait plus peur.

Les chiens couraient toujours. Plus près. Les hommes ne tardèrent pas à apparaître derrière le sommet de la colline. Aslak fixa une derrière fois le lac, le torrent, le plateau, l'îlot. Les reflets mauve-orangé du soleil marbraient les nuages. Il courait, et pourtant il sentait que ses pas ne le portaient plus. Il fut bientôt rattrapé par les chiens, des dogues qui l'entourèrent en grognant sans le toucher. Il ne bougea plus. C'était fini. Les hommes étaient là, le souffle court, les yeux exorbités. Ils transpiraient, l'air mauvais. Mais les yeux pleins de crainte aussi. Leurs tuniques étaient écorchées, leurs chausses détrempées et ils s'appuyaient sur les bâtons. Ils attendaient. L'un d'eux s'approcha. Le vieux Lapon le regarda. Il savait. Il avait compris. Il avait déjà vu, par le passé. L'homme évitait le regard du Lapon, il passa derrière lui.

Le vieux eut le souffle coupé quand le coup violent lui fit éclater la joue et lui brisa la mâchoire. Le sang gicla d'un coup. Il tomba à genoux. Un deuxième coup de bâton allait tomber. Le Lapon était chancelant, choqué, même s'il avait tenté de préparer son corps. Un homme sec arriva. L'autre retint son geste et reposa son bâton. Il demeura en retrait. L'homme sec était vêtu de noir. Il jeta un regard froid à Aslak, puis à l'homme au bâton, qui recula de deux pas, le regard fuyant.

– Fouillez-le.

Deux hommes s'avancèrent, heureux que le silence soit brisé. Ils lui arrachèrent brutalement son manteau.

– Allez, diable de sauvage, ne résiste pas.

Aslak était silencieux. Il ne résistait pas. Mais ces hommes avaient peur. La douleur le gagnait. Le sang coulait. Les hommes le tiraillaient, l'obligèrent à baisser son pantalon en peau de renne, lui arrachèrent ses chausses, son bonnet à quatre coins que l'un d'entre eux jeta au loin en prenant soin de cracher dessus. L'autre lui prit son couteau en bois de renne et en bouleau.

– Où l'as-tu caché ?

Le vent soufflait maintenant sur la toundra. Cela lui fit du bien.

– Où, esprit du diable? cria l'homme en noir, d'un ton si menaçant que même ceux qui l'accompagnaient reculèrent d'un pas.

L'homme en noir entama une prière silencieuse. Le vent était tombé. Les premiers moustiques se manifestaient. Le soleil prenait maintenant appui sur la montagne. La tête du Lapon dodelinait, douloureuse. Il sentit à peine le coup lorsque le bâton lui arracha à moitié la tempe.

La douleur le réveilla. Une douleur presque insupportable. Sa tête avait dû éclater. Le soleil était haut. Il sentit la puanteur l'entourer. Des hommes, des femmes, des enfants étaient penchés sur lui. Ils étaient édentés, en haillons, le regard torve. Ils puaien la peur et l'ignorance. Il était allongé par terre. Les mouches avaient remplacé les moustiques. Elles s'agglutinaient sur ses plaies béantes.

L'homme en noir s'avança, la petite foule s'écarta. Le pasteur Noraeus se posta devant.

– Où est-il?

Aslak se sentait fiévreux. Le sang imprégnait sa tunique poisseuse dont l'odeur l'étourdissait. Une femme lui cracha dessus. Les enfants rirent. Le Lapon pensa à son fils malade, qu'il avait essayé de sauver en invoquant les dieux lapons. Le pasteur gifla l'enfant le plus proche de lui.

– Où l'as-tu mis? cria-t-il. Les enfants se cachèrent derrière leur mère.

Un homme à la blouse bleu ciel s'approcha et chuchota à l'oreille du pasteur. Celui-ci resta impassible. Puis il fit un signe de tête. L'homme en bleu tendit la main vers le Lapon, et deux autres hommes le soulevèrent sous les bras. Le Lapon poussa un cri. Son regard était voilé de douleur. Les hommes le traînèrent jusqu'à la maison basse en bois qui servait à toutes les œuvres du village.

– Regarde ces icônes immondes, jeta le pasteur luthérien. Tu les reconnais?

Aslak avait peine à respirer. Son crâne semblait sur le point d'exploser. La chaleur montait. Les mouches le démangeaient de façon insoutenable. Sa joue déchirée semblait grouiller de

vie. Les habitants du village s'entassaient dans la salle où la chaleur devenait suffocante.

– Le porc est déjà bourré de vers, grimaça l'un des hommes d'un air de dégoût. Il lui cracha dessus. Le glaviot heurta Aslak comme un coup de poignard.

– Suffit, hurla le pasteur. Tu vas être jugé, Lapon ! cria-t-il à nouveau en tapant sur l'épaisse table en rondins pour faire taire la populace.

Ces gens l'écœuraient. Il n'avait qu'une hâte, repartir vers Uppsala.

– Silence, vous autres ! Respectez votre seigneur et votre roi.

Son regard noir se reporta sur les icônes des dieux lapons et sur la représentation de Tor.

– Lapon, ces icônes t'ont-elles apporté le moindre bien ?

Aslak gardait les yeux à moitié fermés. Il revoyait les lacs de son enfance, les montagnes qu'ils avaient courues tant de fois, cette toundra épaisse où il aimait à s'enfoncer, ces bouleaux nains qu'il avait appris à sculpter.

– Lapon !

Aslak gardait les yeux fermés. Il bougea légèrement.

– Elles ont guéri, souffla-t-il dans un râle. Mieux que ton Dieu.

Un murmure emplit la salle.

– Silence, hurla le pasteur. Où est ta cache ? vociféra-t-il. Où est-elle, dis-le, si tu ne veux pas brûler, maudit. Parle, créature, mais vas-tu parler !

– Au feu, au feu ! cria une femme qui tenait un marmot sur son sein blanc et flasque.

Les autres femmes reprirent :

– Au feu, brûlez-le.

– Silence, silence !

– Au bûcher le Lapon, au bûcher. L'enfer sur lui.

Le pasteur transpirait, il voulait en finir. La puanteur, la proximité de ce diable noiraud au visage en sang et celle de ces paysans abrutis et laids lui devenaient insupportables. Dieu le mettait à l'épreuve. Il ne manquerait pas de rappeler à son évêque d'Uppsala qu'il avait en ces terres vierges de Laponie

servi le Seigneur avec zèle, alors qu'aucun pasteur ne voulait y monter. Mais maintenant cela suffisait.

– Lapon, lança-t-il en élevant le ton et le doigt pour imposer le silence, tu as vécu une vie de péchés, entêté dans tes superstitions païennes.

Le silence s'était installé, mais la tension était étouffante.

Le pasteur tira à lui une épaisse bible enluminée. Son doigt était tendu vers les mots accusateurs.

– Qui sacrifie à d'autres dieux sera voué à l'anathème! cria-t-il soudain, grondant d'une voix caverneuse qui effraya les hommes.

Une grosse paysanne au visage congestionné poussa un soupir et s'évanouit, vaincue par la chaleur. Aslak s'écroula à terre.

– Ce prophète ou ce faiseur de songes devra mourir, car il a prêché l'apostasie envers Yahvé ton Dieu.

Les hommes et les femmes se mettaient à genoux, marmonnant des prières, les enfants tournaient des yeux affolés, le vent s'était mis à souffler dehors, apportant un air chaud, lourd.

Le pasteur s'était tu. Dehors, des chiens aboyaient. Puis ils s'arrêtèrent aussi. Seule restait la puanteur de la salle commune.

– La sentence a été confirmée par le tribunal royal de Stockholm. Lapon, que les justices divine et royale soient rendues.

Deux hommes crasseux s'emparèrent d'Aslak et le portèrent sans ménagement dehors. Le bûcher était déjà dressé, entre la rive du lac et la dizaine de maisons de bois qui formaient le village.

Aslak fut solidement attaché au poteau qu'il avait fallu faire venir de la côte, par le fleuve, car on ne trouvait pas d'arbre adapté à ce genre d'office dans la région. Le pasteur se tenait debout, stoïque, tandis que les moustiques le suçaient.

Les villageois ne remarquèrent pas l'arrivée d'un jeune garçon en contrebas, dans sa barque remplie de peaux à échanger. Il resta figé en voyant la scène, comprenant aussitôt le drame qui se nouait. Il connaissait l'homme sur le bûcher. Il appartenait à un clan voisin.

Un paysan venait de mettre le feu au bûcher. Le feu gagna rapidement les branches. Aslak se mit à gémir. Il essaya de se forcer à desserrer sa paupière valide.

Il distinguait le lac devant lui, la colline. Il aperçut la silhouette du jeune Lapon qui paraissait tétanisé. Les flammes commençaient à le lécher.

– Il a sauvé les autres, qu’il se sauve lui-même! ricana un homme borgne à qui il manquait une main.

Le pasteur le frappa.

– Ne blasphème pas! hurla-t-il en le frappant à nouveau. L’homme fila en se tenant la tête de son unique main.

– Lapon, Lapon, tu vas brûler en enfer, cria-t-il en s’enfuyant. Maudit, maudit!

Un enfant se mit à pleurer.

Puis soudain le Lapon cria. Pris par les flammes, il délirait, hurlait, un hurlement inhumain, lancinant, un cri qui était le cri d’un homme qui n’était plus un homme. Le cri s’écoulait en un gargouillement insupportable jusqu’à ce qu’il semble trouver une fréquence au-delà de la douleur, comme si sa voix changeait de dimension. Une forme d’harmonie inattendue s’en dégagait, affligée de souffrance, mais cristalline pour qui savait filtrer le tourment.

– Le maudit, il chante ses dieux! lança un villageois apeuré en se prenant la tête à deux mains. Le pasteur restait impassible. Ses yeux cherchaient le regard du Lapon, comme si celui-ci allait lui révéler à travers les flammes où il avait caché ce qu’il était venu chercher.

Le cri d’Aslak pétrifia le jeune garçon lapon dans sa barque. Il reconnut, fasciné, terrifié, la voix de gorge d’un chant lapon. Il était le seul ici à pouvoir en saisir les paroles. Le chant, lancinant, guttural, l’emmenait hors de ce monde. Le joik devenait de plus en plus haché, précipité. Le Lapon condamné aux feux de l’enfer voulait dans un dernier élan transmettre ce qu’il devait transmettre.

Puis la voix se tut. Le silence s’imposa. Le jeune Lapon aussi restait silencieux. Il avait fait demi-tour, voguant la tête pleine des râlements du mourant. Son sang avait été tellement glacé qu’il avait été saisi d’une évidence. Il savait ce qu’il devait faire. Et ce que, après lui, son fils devrait faire. Et le fils de son fils.

Lundi 10 janvier.

Nuit polaire.

9h 30. Laponie centrale.

C'était la journée la plus extraordinaire de l'année, celle qui portait tous les espoirs de l'humanité. Demain, le soleil allait renaître. Depuis quarante jours, les femmes et les hommes du vidda survivaient en courbant l'âme, privés de cette source de vie.

Klemet, policier et rationnel, oui rationnel puisque policier, y voyait le signe intangible d'une faute originelle. Pourquoi, sinon, imposer à des êtres humains une telle souffrance? Quarante jours sans laisser d'ombre, ramenés au niveau du sol, comme des insectes rampants.

Et si, demain, le soleil ne se montrait pas? Mais Klemet était rationnel. Puisqu'il était policier. Le soleil allait renaître. *Finnmark Dagblad*, le quotidien local, avait même annoncé dans son édition du matin à quelle heure la malédiction allait être levée. Que le progrès était beau. Comment ses ancêtres avaient-ils pu supporter de ne pas lire dans le journal que le soleil allait revenir à la fin de l'hiver? Peut-être ne connaissaient-ils pas l'espoir?

Demain, entre 11 h 14 et 11 h 41, Klemet allait redevenir un homme, avec une ombre. Et, le jour d'après, il conserverait son ombre quarante-deux minutes de plus. Quand le soleil s'y mettait, ça allait vite.

Les montagnes allaient retrouver leur relief et leur superbe. Le soleil se coulerait au fond des vallons, donnant vie à des perspectives endormies, réveillant l'immensité douce et tragique des hauts-plateaux semi-désertiques de la Laponie intérieure.

Pour l'instant, le soleil n'était qu'une lueur d'espoir, se reflétant sur les nuages orangés et rosâtres qui couraient au-dessus des sommets à la neige bleuie.

Comme à chaque fois qu'il était face à un tel spectacle, Klemet repensait à son oncle, Nils Ante, connu comme l'un des chanteurs de joïks les plus doués de la région. De son chant de gorge lancinant, son oncle poète racontait les merveilles et les mystères du monde.

Nils Ante avait bercé toute l'enfance de Klemet de ses joïks envoûtants, contes enchantés qui valaient largement tous les livres que les petits Norvégiens lisaient chez eux. Klemet n'avait pas eu besoin de livres. Il avait eu l'oncle Nils Ante. Klemet, en revanche, n'avait jamais su chanter et il avait estimé qu'il était indigne de décrire avec des mots la nature qui l'entourait.

– Klemet?

Parfois, quand il était en patrouille sur cet immense plateau désertique qu'on appelait le vidda, comme aujourd'hui, il s'offrait une courte pause nostalgique. Mais il se taisait, écrasé par le souvenir du joïk, incapable de poésie.

– Klemet? Tu veux bien me prendre en photo? Avec les nuages derrière.

Sa jeune collègue brandissait son petit appareil photo sorti de sa combinaison bleu marine.

– Tu crois que c'est le moment?

– C'est pas pire que de rêvasser, lui répondit-elle en lui tendant l'appareil.

Klemet bougonna. Il fallait toujours qu'elle ait réponse à tout. Lui, les bonnes réponses ne lui venaient généralement que trop tard. Il retira ses moufles. Autant se débarrasser de la chose au plus vite. Le ciel était dégagé et le froid d'autant plus agressif. La température avoisinait les moins vingt-sept degrés.

Nina enleva sa chapka en peau de phoque et poils de renard, libérant sa chevelure blonde. Elle enfourcha sa motoneige et, dos aux nuages bigarrés, offrit son large sourire à l'objectif. Sans être d'une beauté époustouflante, elle était gracieuse et avenante, avec de grands yeux bleus expressifs qui trahissaient

le moindre de ses sentiments. Klemet trouvait cela très pratique. Le policier prit la photo, légèrement mal cadrée, par principe. Nina était arrivée à la police des rennes depuis trois mois, mais c'était sa première patrouille. Jusque-là, elle avait été en poste au commissariat de Kiruna, le quartier général situé côté suédois, puis à Kautokeino, côté norvégien.

Agacé par ses demandes incessantes de photos, Klemet s'arrangeait pour mettre un bout de doigt sur l'objectif. Quand elle lui montrait ensuite le résultat, Nina lui avait à chaque fois expliqué avec son gentil sourire qu'il fallait être attentif à bien mettre les doigts sur les côtés. Comme s'il avait dix ans. Il n'avait pas supporté son ton. Il avait renoncé à mettre les doigts. Il trouverait autre chose.

Le vent soufflait légèrement. Par ce froid, c'était rapidement une torture. Klemet jeta un coup d'œil sur le GPS de sa motoneige. Pur réflexe. Il connaissait ces montagnes par cœur.

– Allons-y.

Klemet enfourcha sa motoneige et s'élança, suivi par Nina. En bas de la colline, il suivit le cours d'un ruisseau invisible, recouvert de glace et de neige. Il déportait son corps pour éviter les branches de bouleau, se retournait par acquit de conscience pour s'assurer que Nina suivait. Mais il fallait bien avouer qu'elle maîtrisait déjà presque parfaitement sa machine. Ils continuèrent ainsi une heure et demie, enchaînant collines et vallons. À l'approche du sommet de Ragesvarri, la pente se raidit. Klemet se redressa sur le scooter et accéléra, toujours suivi par Nina. Deux minutes plus tard, le silence se fit.

Klemet enleva son casque sous lequel il portait sa chapka et sortit sa paire de jumelles. Dressé sur le marchepied de la motoneige, un genou sur la selle, il observa longuement les alentours, scrutant les arêtes des collines, cherchant des taches mouvantes sur la neige. Puis il sortit un thermos et proposa du café à Nina. Elle s'avança vers la motoneige de Klemet, s'enfonçant jusqu'à mi-cuisse dans la poudreuse. Elle peina pour venir jusqu'à lui. Les yeux de Klemet pétillaient de malice, mais il réfrénait son sourire. Voilà pour la photo, se dit-il.

– Ça a l'air plutôt calme, non ? constata-t-elle entre deux gorgées.

– Oui, ça a l'air. Johan Henrik m'a dit que son troupeau commençait à se disperser. Ses rennes n'ont déjà plus assez à manger. Et s'ils passent la rivière, cette tête de mule d'Aslak va encore être en pétard, je connais le bonhomme.

– Aslak ? Celui qui habite sous une tente ? Tu crois que leurs troupeaux vont se mélanger ?

– À mon avis, c'est déjà fait.

Le téléphone de Klemet sonna. Le policier prit son temps pour coincer l'appareil sous l'oreillette de sa chapka.

– Police des rennes, Klemet Nango, répondit-il.

Il écouta longuement, tenant toujours sa tasse à deux mains, ponctuant parfois d'un grognement entre deux gorgées.

– Ouais, on sera là dans quelques heures. Ou peut-être demain. Et tu n'as vu vraiment aucune trace de lui ?

Klemet but une nouvelle gorgée en écoutant, puis il raccrocha.

– Bon, finalement, ce sont encore les rennes de Mattis qui ont fichu le camp les premiers. C'était Johan Henrik. Il m'a dit qu'il a vu une trentaine de rennes de Mattis qui ont franchi la route et sont chez lui. Allons-y.

5 h 30. Kautokeino.

L'entrée du musée était dévastée. La neige s'engouffrait par la double porte béante. Le verre brisé se mêlait aux flocons déjà durcis par le vent glacial.

Le faisceau des phares d'un scooter des neiges qui s'arrêta brutalement devant le bâtiment vint éclairer la scène.

Géné par sa lourde combinaison, le conducteur s'élança pesamment vers l'entrée. Il se frotta énergiquement les joues, essayant de refouler son pressentiment.

Lui et sa femme avaient atterri dans cet espace ignoré du Grand Nord norvégien à l'ère prétouristique. Leur fascination pour les Lapons et leur talent de joailliers avait trouvé à Kautokeino le lieu où leurs deux passions pouvaient s'épanouir.

Au fil des ans, avec sa femme, il avait patiemment bâti l'un des lieux les plus surprenants du pays. Surplombant la vallée, une dizaine de bâtiments asymétriques s'étaient agglutinés les uns aux autres. Helmut décrocha une lampe torche dans l'entrée et commença sa pénible reconnaissance. Sa "cité interdite", comme certains l'avait baptisée, avait choqué quelques esthètes de la laponitude et rendu méfiants les artisans sami. Helmut s'était mis à apprendre les techniques laponnes pour travailler l'argent, au point de devenir l'un des meilleurs experts de la région. Il avait rendu ses lettres de noblesse à cet art dispersé par le nomadisme en lui offrant un lieu d'exposition ambitieux. Helmut avait compris que la partie était gagnée le jour où Isak Mattis Sara, chef de la siida de Vuorje, un puissant clan lapon à l'ouest de Karasjok, lui avait apporté le berceau en bouleau de son enfance afin de l'exposer dans la bâtisse dédiée au mode de vie lapon. Il avait maintenant l'une des plus belles collections d'Europe du Nord.

Helmut traversa la pièce suivante, immense, consacrée aux collections d'Asie centrale. Les bijoux en argent et les poteries étaient là. Tout semblait en ordre.

Il entendit soudain un bruit lointain de pas sur le verre brisé. Des pas qui devaient venir de l'entrée. Il s'arrêta pour écouter. L'écho affaibli traversait les salles. Il retenait sa respiration, tendant l'oreille. Instinctivement, Helmut attrapa un poignard afghan suspendu au mur et éteignit sa lampe torche.

– Helmut!

On l'appelait. Il poussa un soupir de soulagement.

– Ici. Dans le salon afghan! cria-t-il à son tour. Il reposa le poignard.

Au bout de quelques secondes, il vit apparaître une silhouette emmitouffée qui avançait lourdement. À la rondeur boursoufflée de la combinaison, il reconnut aussitôt le journaliste.

– Johan, bon Dieu, qu'est-ce que tu fiches ici?

– C'est Berit qui m'a appelé. Elle a vu un scooter partir il y a une demi-heure environ.

Helmut reprit sa progression, troublé. Tout semblait là. Un jeune souïlard aurait-il brisé la porte d'entrée? Son impression se renforça quand il arriva enfin dans la dernière pièce, "la salle blanche" où s'entassaient les trésors de l'art lapon, les plus belles pièces de joaillerie, d'un argent vif finement ciselé.

Helmut aperçut alors la porte de l'entrepôt. Elle était ouverte, poignée arrachée. Quelqu'un s'était acharné dessus. Son ventre se serra à nouveau.

Une lumière crue éclaira bientôt la vaste pièce. Il y avait surtout des caisses rangées et numérotées sur des étagères murales. Le centre de la pièce était occupé par de vieilles tables en pin. Tout était en ordre. Bien, bien. Son regard retourna alors sur la première étagère. Deux caisses contenaient des chameaux en corne sculptée fabriqués dans un atelier de Kandahar. Bien. Mais l'étagère du dessus était vide. La douleur dans le ventre fut brutale. L'étagère n'aurait pas dû être vide! La caisse avait disparu.

À voir le visage de l'Allemand, le journaliste comprit.

– Qu'est-ce qui manque?

Helmut avait la bouche ouverte, le regard stupéfait.

– Helmut, qu'est-ce qui manque?

Le directeur du centre regarda le journaliste, ferma la bouche et déglutit.

– Le tambour, réussit-il à articuler.

– Oh putain!

– Quand j’étais enfant, je ne pleurais pas. Pour Aila, avec l’enfant, je n’ai pas pleuré. Mattis a été victime des hommes. Des règles. De l’Office des rennes. De ces compagnies. Mino Solo était la pire. Tu dois le savoir. Tous étaient coupables. La mairie. Ceux qui donnent les permis. Ils savaient, pour Aila. Ils n’avaient rien fait pour elle. C’est pour ça, les oreilles. Il faut que les gens sachent.

– Pourquoi tu n’es pas venu me voir ? cria Klemet, les yeux plissés pour se protéger des cristaux glacés qui lui piquaient le visage.

– Je ne crois pas en ta justice, Klemet.

– Ce sang sous les yeux de Mattis ? hurla Klemet.

– Nos anciens, Klemet. Le premier jour du retour du soleil... après la longue nuit d’hiver, on trempait un anneau de bois dans le sang, Klemet. On regardait le soleil du premier jour à travers l’anneau pour aider ceux qui avaient perdu l’esprit.

Aslak resta silencieux. Ses yeux se fatiguaient. Il semblait à Klemet qu’il y voyait de l’humanité pour la première fois de sa vie.

– Mattis avait perdu l’esprit, cria Aslak. À cause de tout ça. Je lui ai placé l’anneau. Il est mort le jour du retour du soleil. Mais il a retrouvé l’esprit dans l’au-delà. Il est en paix.

Aslak tendit un poing vers Klemet. Il ouvrit la main. Elle contenait la gourmette ensanglantée de Racagnal.

– Prends. Tu donneras à Aila. Elle comprendra.

Klemet regarda Aslak, sa respiration s’accéléra. La gourmette portait les lettres d’argent MO-SO. Il sentait l’émotion le gagner. Il prit la gourmette.

– Aslak...

Klemet secoua la tête. Dans ses yeux, des larmes commençaient à se mêler à la neige. Il ne sentait plus le fouet de la tempête sur sa peau. Il criait toujours, pour couvrir le vent.

– Aslak... Aila est morte. Nous l’avons retrouvée tout à l’heure. Le froid l’a tuée.

Klemet vit Aslak fermer les yeux, brièvement. Ses deux poings, serrés jusque-là, se relâchèrent. Comme s’il venait tout d’un coup de prendre une décision qui le détendait. Sa

silhouette était de plus en plus voilée par la tempête, tandis que le ciel s'assombrissait toujours. Le halo des phares se rétrécissait sur lui. Aslak s'approcha de Klemet à le toucher. Il ne criait presque plus.

– Klemet, fais que mon troupeau ne souffre pas.

Les deux hommes se regardaient. Klemet tentait de maîtriser sa peur du noir qui se refermait sur lui. Il devait dire quelque chose, mais il se sentait paralysé. Aslak commença à faire demi-tour.

– Aslak! cria encore Klemet. Où est le Français? Je dois t'arrêter, Aslak!

Aslak se retourna. Il voyait le regard de Klemet.

– Je vais retrouver le monde juste des montagnes, lui cria Aslak.

Puis il s'approcha au plus près de Klemet.

– Tu as peur? lui demanda Aslak, dont le visage affichait pour la première fois une grande douceur.

Klemet le regardait sans rien dire, la poitrine gonflée d'émotion.

– Tu n'as pas de raison d'avoir peur, dit plus doucement Aslak.

– Tu ne sais pas ce que je pense! s'écria soudain Klemet.

– Je sais ce que tu pensais.

– Tu sais quoi? hurla Klemet, dont les yeux s'emplissaient de larmes qui lui faisaient mal. On avait sept ans! Bon Dieu, sept ans.

– Mais nous devons le faire ensemble, Klemet. C'était notre promesse.

Klemet ne put contenir son émotion plus longtemps. Il s'affala en pleurs sur son scooter, pleurant comme un enfant, sans plus pouvoir s'arrêter.

Nina, en contrebas, assista impuissante à la scène. Elle vit Aslak se tourner et s'éloigner tandis que le corps de son collègue était secoué de soubresauts. Mais elle ne fit pas un geste.

Lorsque Klemet releva la tête, Aslak avait disparu dans la nuit polaire.